

Robert Nussbaum

SOUVENIRS D'UN POPISTE
POPULAIRE, HOCKEYEUR
ET VOYAGEUR
Charles De La Reussille



MÉMOIRES DE MONTAGNON • NE • S



Appel aux Mémoires montagnonnes

Vous êtes curieux de lire ce que peut bien raconter Charles De La Reussille, ce loup blanc à la tignasse de neige et moustache de guévariste avant l'heure ? Vous aimeriez qu'on s'intéresse aussi à d'autres personnages de la région, hommes et femmes, quels que soient leurs bords politiques, activités ou chemins de vie ? Vous pensez comme nous que des entretiens approfondis avec eux permettraient de révéler la richesse des habitants de notre région ? Eh bien c'est à vous que nous nous adressons !

Ces entretiens hauts en couleurs avec Charles De La Reussille pourraient être les premiers d'une collection consacrée à ces figures vivantes qui ont trempé le caractère des Montagnes neuchâtelaises. Vous pouvez chercher : entre les archives de la vie ordinaire d'anonymes et les portraits de personnalités, il n'y a guère eu récemment que des réalisations ponctuelles. Comme le film consacré en 2019 à la modiste chaux-de-fonnière Dolly Fankhauser, grâce à la Société des amis du Musée d'histoire.

Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle, pour reprendre la citation de l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ (merci *Wikipédia*). A l'heure où Google trouve presque tout mais ne répond pas à l'essentiel, c'est toujours vrai à nos yeux. Allons à la rencontre de ces mémoires montagnonnes !

Si vous pensez comme nous, répondez à l'appel que nous lançons. Avec Charles De La Reussille, le « (re)cueilleur d'histoires » Robert Nussbaum tenter de lancer un mouvement. De son côté, deux autres portraits sont en route. Mais pour être large, il faut du soutien, et aussi le renfort d'auteur·e·s grâce à qui d'autres mémoires pourraient être publiées aux Éditions SUR LE HAUT.

C'est avec votre aide que nous espérons créer une association pour promouvoir ce projet d'édition. En ligne, mais aussi en cahiers imprimés. Intéressés ?

Contactez-nous à :

editionssurlehaut@gmail.com ou nusbaum.news@gmail.com

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2020, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701392-9-4

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

SOUVENIRS D'UN POPISTE POPULAIRE, HOCKEYEUR ET VOYAGEUR

Charles De La Reussille

Les pérégrinations d'un militant très sportif

Entretiens avec Robert Nussbaum

(février-juin 2020)

Photos et reproduction d'illustrations
par Richard Leuenberger

L'inénarrable Charles De La Reussille

Quel plaisir d'avoir pu rendre visite à Charles De La Reussille dans son petit deux-pièces chaux-de-fonnier de la rue du Pont ! Semaine après semaine pendant plusieurs mois, il nous a ouvert amicalement sa porte et la fenêtre de ses souvenirs de fringant octogénaire.

Ce militant de base du Parti ouvrier et populaire est en effet une source intarissable d'histoires, sur sa famille depuis des siècles, sa passion du sport, son terroir et ses nombreux voyages. Il aime aussi parler de politique bien sûr, une politique qu'il a pratiquée au ras du pavé, non comme un idéologue, mais comme un - bon - gars du peuple.

Ah, Charles, tu nous as donné du fil à retordre, passant allégrement d'un souvenir à l'autre, glissant au détour, d'un œil malicieux mais fraternel, des anecdotes sur le mode de la confidence ! En n'oubliant pas d'ajouter en fin renard : « Tu ne raconteras pas ça, hein ? ! »

D'une digression à l'autre, moi, le poseur de questions, suis resté suspendu à tes lèvres, même quand tu me répétais une chose que tu m'avais dite la semaine précédente. Parce que tu y ajoutais presque toujours un détail. Ciel, il faudra encore retravailler ça !

Mon cher Charles, laisse-moi te dire que ta mémoire est certes vive, mais à tiroirs, comme ceux de l'établi de l'horloger polisseur que tu as été. Tu es inénarrable. Mais on va raconter ton histoire quand même !

Robert Nussbaum
Début novembre 2020

Nos ancêtres les Tramelots



Portrait peint de David De La Reussille, un des plus lointains ancêtres de Charles De La Reussille. Né à Tramelan en 1746, cet horloger actif dans les paroisses protestantes du Jura bernois est mort en 1845. Son fils Charles-Philippe a fait la campagne de Russie avec Napoléon.

De La Reussille, un nom à particule ? Curieux pour un vétéran du Parti ouvrier et populaire comme vous...

Vous savez, ce « de » n'a rien d'un titre de noblesse. Il vient sans doute du lieu dont la famille est originaire : Les Reussilles, près de Tramelan. Peut-être que les Tramelots d'antan disaient : « On va se promener dans le coin où habitent les Reussilles. » Mon nom, je l'ai vu écrit avec un « d » minuscule ou majuscule, et même tout collé : « Delareussy ». Sur mes papiers officiels, il y a une majuscule, comme au L de La Reussille. Ce « de » garde une part de mystère, comme sa signification. A l'école, on me charriait à cause de cette pseudo particule. Je me souviens bien plus tard d'une réunion de camarades au bistrot de la Maison du peuple, où nous préparions une manifestation de protestation. Tout d'un coup je me suis rendu compte qu'autour de la table il y avait un De Coulon, deux De Ribeaupierre, mère et fils, et moi. L'un de nous a lancé pour rire : « Attention, si on se fait arrêter, on pourrait croire que c'est un complot royaliste ! »

Une chose est sûre : mon nom est cité depuis le 17^e siècle. Selon l'arbre généalogique familial, le premier De La Reussille répertorié, un David, est né en 1639. J'ai retrouvé la trace d'un autre David de la famille, né en septembre 1746 et mort, « au Seigneur », en mai 1846, à l'âge canonique pour l'époque de 100 ans moins trois mois. D'après les indications accompagnant son portrait peint que j'ai confié à mon fils José, il était très religieux.

Très religieux ? De confession protestante ou catholique ?

Ne parlez pas de malheur ! (Charles De La Reussille lève théâtralement les bras au ciel) Mes ancêtres étaient très, très protestants. Ils détestaient les papistes et les jésuites. Ils ne supportaient pas le pompeux du catholicisme. Vous savez, les saints sculptés dans les églises et le faste des vêtements de cérémonie. Chez les protestants, le pasteur était en simple costume avec cravate. Moi, à 10-12 ans, je me fichais de ces querelles. J'allais jouer en face de l'Eglise du Sacré-Cœur, dans la cour de ce qui était l'ancienne auberge de jeunesse, avec mes copains jurassiens catholiques de La Chaux-de-Fonds, les Québatte, Loichat, Donzé. Leur vieux curé - j'ai retrouvé son nom, il s'appelait Athanase Cottier - se demandait ce que je foutais avec ses ouailles. Il était rigide, mais sympa. Quand il donnait le catéchisme, moi je rentrais à la maison. Par la suite, j'ai milité avec des catholiques comme des protestants. Au POP, on avait un député et d'autres camarades très catholiques, mais très militants aussi. Et d'autres communautés aussi, dont passablement de juifs. Dans ma famille actuelle, beaucoup sont agnostiques, moi en premier.

Revenons au David mort à 100 ans...

C'est plutôt son fils, Charles-Philippe, qui vaut le détour. Il a fait l'objet en 1950 d'une monographie que j'ai là (Charles De La Reussille la montre), de Roland Béguelin. L'auteur est-il le « père » du canton du Jura ? Sûrement, parce qu'il était aussi de Tramelan. Charles-Philippe, donc, était horloger comme son père. Mais s'il est connu, en tout

cas des Tramelots, c'est qu'il a fait la campagne de Russie avec la « Grande Armée » de Napoléon et qu'il est un des rares Jurassiens qui y ait survécu. J'adorais écouter mon arrière-grand-mère Amanda me raconter sa vie.

Amanda, une aïeule qui vous a profondément marqué ?

Oui. J'étais son « fanfan ». Elle m'appelait comme ça parce qu'il fallait bien me différencier de tous les Charles de la famille, prénom qui a un peu remplacé David. Mon grand-père se prénomrait Charles-Edouard, et mon père aussi. Moi, c'est Charles-Frédéric. Jusqu'à la mort d'Amanda en 1946 - j'avais 9 ans - je la voyais presque tous les jours. Elle avait perdu son mari et était, paraît-il, devenue neurasthénique. On disait que ma naissance l'avait ravigotée. On était en pleine guerre, avec toutes sortes de restrictions. Mais chaque fois que j'allais chez elle, elle sortait des chocolats ou des gâteaux moka, rien que pour moi. Ça faisait râler dans la famille (il sourit). Quand elle était là, même mon père n'osait pas me gronder si j'avais fait des bêtises. J'ai su bien plus tard qu'elle avait de l'argent de côté, et qu'elle en donnait si on en avait besoin.

D'où tenait-elle ça ? Son mari était un formidable monteur de boîtes de montres. Il était venu s'installer à La Chaux-de-Fonds parce qu'il était ami avec le patron de l'usine Spillmann, à la rue du Doubs¹. A l'époque, les horlogers tramelots voyageaient en diligence pour venir négocier leurs pièces à La Chaux-de-Fonds. La ville exerçait un grand

¹ Doubs 32, dont le Salon bleu, racheté par la Ville, sert de témoin de l'Art nouveau.

pouvoir d'attraction. Beaucoup de Suisses allemands venaient s'y établir².

Elle était vraiment extraordinaire, Amanda. Après sa mort, j'ai reçu jusqu'à mes 20 ans des enveloppes de sous qu'elle avait confiées à sa fille Jeanne. De son vivant, mon arrière-grand-mère me répétait qu'il fallait perpétuer la lignée des De La Reussille, donc avoir des garçons. « Je ne connaîtrai pas tes enfants, mais tu leur diras quand même que je les aime. » Je l'ai répété à mes deux fils. Et même à mes petits-enfants, qui n'en ont pas grand-chose à faire. En tout cas pour le moment. Sacrée Amanda !

Et le Charles-Philippe de la campagne de Russie ?

En son temps, Tramelan faisait partie de l'évêché de Bâle, qui avait été annexé par « la Grande Nation » - comme l'a écrit Roland Béguelin - sous Napoléon Bonaparte³ Mon aïeul a été conscrit. Il aurait pu se faire remplacer - on pouvait payer quelqu'un pour le faire - mais il tenait à s'engager dans l'armée napoléonienne. Il a participé à presque toutes les batailles, dont celle de Wagram en 1809, avant la débâcle de Russie. Il donnait des nouvelles dans des lettres dont j'ai une retranscription manuscrite. Après la défaite de Napoléon, il est revenu à Tramelan et a repris son métier de monteur de boîtes. Il a ensuite été lieutenant dans l'armée

² La Chaux-de-Fonds a triplé sa population entre 1850 et 1910 pour atteindre 37'000 habitants. Un tiers de la population était d'origine alémanique à la fin du 19^e siècle.

³ L'évêché de Bâle, occupé par la France, forma la République rauracienne (1792-1793) avant de constituer, sous Napoléon, le département du Mont-Terrible de 1793 à 1800, puis d'être incorporé au canton de Berne en 1815.

bernoise - pas suisse, bernoise - pour finir capitaine. Amanda enfant - elle était née en 1853 - avait un peu peur de ce vieux militaire, qui habitait dans la même Grand-Rue de Tramelan. Avec ses copains-copines, elle croisait ces vieux Tramelots qui jouaient aux cartes et ne crachaient pas dans leurs verres. Elle ne savait pas encore qu'elle allait épouser un de ces De La Reussille... D'après elle, ces vieux étaient des « polissons ». L'alcool, voilà peut-être pourquoi la Croix-Bleue a eu un tel succès à Tramelan...

Dites-nous, vous êtes le généalogiste de la famille...

Si l'on veut, mais c'est parce que j'ai hérité de l'arbre généalogique qu'avait commencé de dessiner un troisième David De La Reussille, à la fin du 19^e siècle. Jusqu'à mes petits-enfants, ça fait onze générations. Je me suis contenté d'ajouter les nouvelles branches de mon côté, en gros depuis que je suis né, mais l'essentiel était déjà fait. Quand on a des racines, c'est important de garder des traces. C'est ce qu'Amanda m'a appris. Ses filles et mon grand-père ont précieusement gardé les documents familiaux. Ils avaient beaucoup d'admiration pour leur maman. Il paraît qu'elle a fait son baptême de l'air à plus de 80 ans, dans un coucou des années 1930 et probablement depuis l'aérodrome des Eplatures. Et que même très âgée elle allait encore se baigner avec ses nièces et neveux dans le lac de Neuchâtel.

Comme j'étais intéressé par cette histoire familiale, c'est moi qui ai hérité de ces documents. Petit à petit, j'ai à peu près tout trié, mais ça m'a pris plus de dix ans. Regardez cette photo prise devant la maison de mes ancêtres, aux

Reussilles bien sûr. Elle existe toujours cette immense maison, mais elle n'appartient plus à la famille. Sur cette photo qui doit dater des années 1860, il y a aussi l'oncle Léon, un arrière-grand-oncle, le frère de mon arrière-grand-père, parti aux Etats-Unis à la fin du 19^e siècle. Il ne savait pas encore qu'il allait faire fortune. Tout aussi monteur de boîtes que les autres dans la famille, il a ouvert avec son frère Alphonse un magasin d'horlogerie-bijouterie près de New-York⁴.

Alphonse est mort jeune. Léon s'est ensuite retiré à Naples en Floride, le « mouroir des millionnaires », au bord du golfe du Mexique. J'y suis allé depuis Haïti. Quand je me promenais au milieu des villas, on me regardait avec de gros yeux, tellement il était impensable dans le quartier de ne pas se déplacer en voiture. J'ai assez bien connu la femme du fils de Léon, qui s'appelait aussi Léon je crois. Elle, c'était Hélène. Son fils était mon parrain. Ils sont venus plusieurs fois en Suisse. Un de leurs gamins venait faire du ski ici. Je crois qu'un autre a travaillé pour le gouvernement américain au consulat à Genève et une des filles s'est mariée en Chine. Une fois, on a envoyé en Floride trois cloches de vaches commandées à « Pompon », de la fonderie chaudronnière Blondeau.

Vous parliez anglais ?

Non ! Je baragouinai quelques mots, mais Hélène parlait pas mal le français. On se débrouillait beaucoup par

⁴ A Red Bank, New Jersey, en 1885, boutique qui existe toujours, reprise en 1925 par une famille Ballew pour devenir Ballew Jewelers.

gestes. Cela fait un moment qu'on n'a pas de nouvelles de nos cousins américains.

Enfance au coin du Petit Paris



De gauche à droite, tante Jeanne, Charles De La Reussille enfant, son frère Pierre-André, l'oncle Marcel, la fameuse arrière-grand-mère Amanda, le grand-père Charles-Edouard et la sœur de celui-ci, tante Eva (qui avait repris le café du Petit Paris). La photo est prise devant un autre café de la famille, celui de Bonne-Fontaine, du côté des Eplatures. A noter le chien de tante Eva, appelé Loulou Poutze, parce que quand il salissait le carrelage du café en rentrant de la rue mouillée, on lui disait : « Loulou ! Poutze ! »

Parlez-nous de vos parents...

Mon père habitait dans l'immeuble du café du Petit Paris, qui appartenait à mon grand-père. Il avait bien gagné sa vie en travaillant, toujours dans l'horlogerie, de l'autre côté de la frontière à Charquemont. C'était pendant la Première Guerre mondiale, pour remplacer les ouvriers français qui étaient mobilisés⁵. Le père de ma mère était lui un vrai prolo, ouvrier dans une fabrique horlogère. Mes parents n'avaient pas 20 ans quand il se sont mariés. Comme ils n'étaient pas encore majeurs - 20 ans était l'âge de la majorité - ils ont eu besoin d'une autorisation de leurs parents. Ma mère était de 1919. Elle m'a eu en 1937, quand elle avait tout juste 18 ans. Mon petit frère Pierre-André est né lui en 1941. Quatre ans d'écart, cela fait beaucoup à cet âge. Mes parents voulaient que je le prenne dans mon équipe pour jouer au foot ou au hockey dans le quartier. Ça m'embêtait. Je pensais qu'il nous affaiblissait. Les copains de l'autre équipe, eux, étaient contents. Mon père avait appris mécanicien sur auto. Mais une fois l'apprentissage fini, c'était la guerre. Il n'y avait plus de travail, les voitures ne roulaient plus. Mon père a fait toute la Mob. Mais c'est quand même dans cette période qu'il a ouvert un magasin de laine, « Au Bon Passage », à la rue du Versoix, dont il s'occupait avec ma mère. Là où il y a maintenant la crêperie « Poivre et Sel ».

⁵ Nous avons consacré à cet épisode un article publié par *ArclInfo* le 12 novembre 2018, article reproduit en annexe, pages 85 sq.

A l'école, vous étiez plutôt polisson, comme ces vieux Tramelots buveurs, ou sage comme Amanda?

De un : je n'ai jamais bu. Et je n'ai jamais fumé. Ce que j'aimais le plus à l'école ? La récré ! Je faisais déjà beaucoup de sport, dans la rue. Je me souviens de l'ancienne patinoire, celle du Patinage, en bas de la Charrière sur la rue du Collège. Une fois, j'ai entendu de la musique du haut-parleur relié à la buvette. Mon prof d'école qui passait par là m'a dit en fronçant les sourcils : « Tu te réjouis de patiner ? Et tes tâches, tu t'en fous ? » J'ai quand même fait du hockey et le lendemain il m'a puni... Mon père patinait aussi, mais plutôt à l'artistique. Il faisait la « cafetière », sur un patin, l'autre jambe à l'équerre. Aujourd'hui, la figure n'a rien d'extraordinaire, mais à l'époque, ça impressionnait. Sinon il courait très vite. Je suis devenu endurant, mais j'ai mis longtemps avant de le battre au sprint...

Et l'école alors ?

Je me donnais de la peine avant les examens, pour être promu. Vous voulez voir mes carnets ? Je les ai là. Je faisais un peu le minimum, sans plus. J'aimais bien la gym.

Et à part la gym ?

L'histoire et les maths. Pendant la guerre, on vouait une admiration sans bornes aux Waldstätten, les trois cantons fondateurs de la Suisse en 1291. On se disait que s'ils avaient su se défendre à leur époque, c'est que nous on pouvait battre les Allemands. On ne le criait pas trop fort, parce que le climat à La Chaux-de-Fonds était tendu. Fallait voir le

Temple Allemand à côté de chez moi. J'habitais presque en face, Progrès 13. Il était bourré tous les dimanches, avec beaucoup de jeunes suisses allemands, filles et garçons, qui venaient apprendre le français. Mais il y avait aussi de vrais Allemands, que les Suisses alémaniques n'aimaient pas beaucoup d'ailleurs. Les Chaux-de-Fonniers étaient très largement pour les Alliés. Je me souviens d'une fois où la Suisse a battu l'Allemagne au foot, au stade du Wankdorf. J'ai fouillé mes archives pour vous dire précisément que c'était le 20 avril 1941 - jour de l'anniversaire d'Hitler - sur le score de 2 à 1, deux buts marqués par Numa Monnard. Mais celui qui a été le plus applaudi au Wankdorf, c'était le général Guisan, qui était présent. Mon père a poussé des cris de joie quand le fameux commentateur sportif Squibbs a annoncé les buts suisses. Le soir à 18h, c'était un dimanche où mon père devait rejoindre son unité, je l'ai accompagné à la gare avec ma mère. Il y a retrouvé ses copains de Mob en se tapant les mains : « On les a eus ! »

Après le débarquement en Normandie, moi, je croyais que la guerre était finie. Et qu'on aurait congé à l'école... Mais non, plus tard il y a encore eu la contre-attaque dans les Ardennes. Certains disaient : « Vous voyez bien que ce n'est pas fini. » Le jour de la reddition, je suis allé en classe comme d'habitude. On se doutait bien que c'était imminent. Le concierge est venu chuchoter quelque chose à l'oreille de la maîtresse. Et puis elle est venue nous dire : « La guerre est finie, vous avez congé. » Les gens s'embrassaient sur le Pod. Le seul truc dommage, c'est qu'on a dû aller fêter la victoire avec nos parents, plutôt qu'entre copains avec un bon match de foot. Dans notre esprit d'enfant - j'avais huit ans – la fin de la guerre voulait aussi dire qu'on aurait du

chocolat comme on veut. Tu parles, les restrictions ont continué ! Pour répondre à votre question d'avant, polisson ou sage, je dirais polisson... et sportif.

Vos souvenirs d'enfant pendant la guerre, vous nous les avez déjà racontés⁶. Mais vous avez encore une petite histoire, à propos de circoncision...

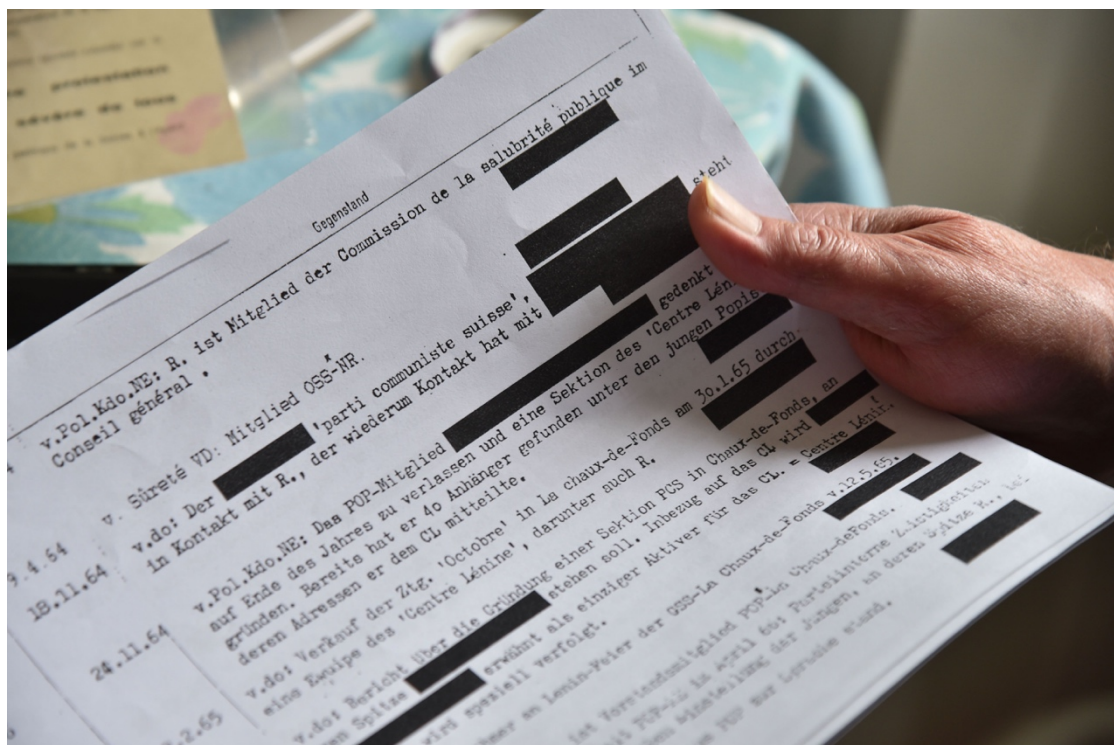
Ah oui. J'avais été circoncis tout gosse, pour une raison médicale. J'avais trop de peau. Pendant la guerre, mes parents, surtout mon papa, se faisaient du souci. Mon père avait un très bon copain juif avec qui il avait été mobilisé, Albert Nordmann, un vrai ami. Il racontait que les Allemands baissaient les culottes des garçons pour voir s'ils étaient circoncis. On imaginait alors que l'armée allemande en retraite pourrait prendre un raccourci et passer par la Suisse. « Qu'est-ce qu'on fait pour le petit ? Est-ce qu'un billet attestant qu'il est d'une vieille famille protestante suffirait ? », se demandaient mes parents. Je me souviens aussi d'un épisode sous la douche à l'école. J'étais le seul circoncis et ça se voyait. Un réfugié juif français a rejoint la classe. Il s'appelait David. Une fois, il a traversé la douche et m'a glissé d'un air gêné : « Toi aussi ? » Je suis allé dans sa famille, qui a bien sûr tout de suite compris que je n'étais pas juif. Mais ils ont continué à m'inviter. Le samedi, je leur faisais des petits travaux, parce que c'était le jour du Sabbat, et que, eux, ne pouvaient rien faire. Ce que je préférais, c'était allumer le poêle. J'adorais jouer avec les allumettes, ce que je n'osais pas faire à la maison. Avec David, on était

⁶ Dans un article paru dans *Le Courrier* le 17 septembre 2019, et reproduit en annexe, pages 89 sq.

grands copains et des fois on faisait un peu les cons ensemble. A l'école par exemple, on faisait exprès de répondre faux. Mais on faisait aussi toutes sortes de choses. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Je crois qu'il avait de la famille à Genève.

3

Une jeunesse entre sport, éveil social et... drague



Comme des milliers d'autres Suisses, Charles De La Reussille a été fiché pour le compte de la Police fédérale, de 1960 à 1989, année où cette pratique d'espionnage a été révélée.

Vous avez appris un métier ?

Oui, oui, par amour... (il sourit) Non, par esprit de liberté ! A 15 ans et demi, j'ai rencontré une fille, elle s'appelait Erika. C'était au Patinage. Elle venait de Bâle. J'ai voulu la suivre là-bas. A mon père, j'ai dit que ce serait bien que j'apprenne l'allemand. Il était d'accord, à condition que je passe un diplôme. Je suis donc parti à Bâle. Et j'ai eu mon diplôme. De quoi ? De boulanger. J'ai passé là-bas deux années magnifiques. Je me souviens de filles qui achetaient un chocolat à la boulangerie où je travaillais et qui me l'apportaient en douce au laboratoire en-dessous ! Je jouais au football avec une équipe du quartier de Petit-Huningue. J'étais le seul Romand. Les Bâlois étaient sympas. Au hockey, j'ai joué avec une équipe du HC Bâle dans laquelle au contraire il n'y avait que des Romands. Et un Grison. On était tous apprentis ou étudiants. La boulangerie, je l'ai très peu pratiquée. De retour à La Chaux-de-Fonds, j'ai commencé au laboratoire d'un cousin par alliance de mon père. Les conditions de travail n'étaient pas terribles. C'est moi qui ai poussé les autres prolos à se rebeller. Jusqu'à faire grève. En pleine Braderie, le bordel que ça a fait ! Le petit cousin était furieux.

C'est ainsi qu'est né le militant ?

Ma prise de conscience de la réalité sociale date de la guerre. Chez mon grand-père, on écoutait religieusement les nouvelles de 12h45. Il a fêté la victoire de Stalingrad et moi avec. Je lui posais des questions. Quand je voyais dans les actualités au cinéma les petits chevaux des Cosaques

lancés au galop dans les plaines russes, je trouvais ça formidable. Une troupe de ces Cosaques est d'ailleurs venue plus tard à La Chaux-de-Fonds, je les ai vus monter la rue du Versoix. Autour de moi, je voyais des très pauvres qui vendaient leurs coupons de chocolat pour acheter de la nourriture plus essentielle. Dans ma famille, il y avait des petits commerçants, bistrotiers ou boulangers, qui avaient des provisions et en donnaient à ma famille. Ça allait. Mais je connaissais des copains qui n'avaient pas grand-chose. Ils vivaient dans des logements qu'on considère maintenant comme insalubres, sans salle de bains. On avait la chance d'avoir une fois par semaine la douche à l'école. On distribuait des vitamines à l'école. Car, pendant la guerre, des enfants devenus rachitiques finissaient au sanatorium à Leysin. Certains avaient la tuberculose. Une anecdote ? Quand on jouait au hockey et qu'un gamin toussait, les grands criaient : « Leysin simple course ! » Comme j'étais plus petit, je ne comprenais pas. J'ai dû demander à ma mère ce que cela voulait dire... Dès la fin de la guerre, tout le monde s'est fait vacciner et la tuberculose a rapidement disparu. Les profs obligeaient les enfants à avaler leurs comprimés de vitamines devant eux, pour éviter qu'ils ne les cachent pour les revendre quelques centimes à des copains qui avaient plus de sous. C'est qu'elles avaient bon goût, ces vitamines ! L'école donnait aussi un bol de lait et du pain à quatre heures. Après, ils ont rajouté une pomme. Le médecin des écoles passait dans les classes, pour sélectionner les enfants qu'on envoyait en colo pour avoir des vacances saines, à Malvilliers. Il y avait plein de gamins qui travaillaient à La Chaux-de-Fonds, comme commissionnaires, porteurs de journaux, livreurs de fleurs. C'est en ce temps-

là que j'ai été attiré par les idées socialistes et communistes. Je voyais les vieux militants monter à vélo la rue du Versoix avec un panneau de propagande dans le dos. Ils vendaient aussi le journal du parti, *La Voix Ouvrière*, dans les bistrots. J'ai adhéré au POP⁷ en rentrant de Bâle à 18 ans. Les thèmes étaient l'amélioration de l'AVS, qui date si je me souviens bien de 1948, les allocations familiales, les trois semaines de vacances et le droit de vote des femmes.

De retour à La Chaux-de-Fonds, vous n'avez pas laissé tomber le sport...

Non, mais en rentrant de Bâle, je ne pouvais pas jouer dans une équipe, parce que la ligue de hockey imposait une carence d'un ou deux ans avant de changer de club. Rester sur la touche, c'était le règlement à une époque où les patinoires artificielles commençaient à fleurir en Suisse. C'était une manière d'éviter les dessous de table lors des transferts de joueurs qui étaient considérés comme des amateurs. Mais on s'arrachait déjà les vedettes. Moi, au début, je n'ai pas eu de contrat écrit. Jamais. Tout se concluait oralement. Mais j'ai quand même pu jouer. Avec qui ? Les vétérans, moi qui n'avais pas 20 ans ! Le club chaux-de-fonnier manquait de vieilles lames et avait droit pour les tournois à trois joueurs de moins de 30 ans. Il en manquait un et ils m'ont pris. J'ai fait toute une saison avec eux. Et je me suis fait remarqué. J'ai fini à Lugano. Les hasards de la vie...

Et les filles dans tout cela ?

⁷ Parti ouvrier et populaire fondé en 1944.

(Sourire) On draguait le long du Pod. Le plus possible ! Et à la patinoire. Il n'y avait pas de télé. Tout le monde allait patiner. On jouait à la tape, sur des chansons comme « Etoile des neiges »...

Ne nous dites pas que c'est à la patinoire que vous avez rencontré la maman de vos deux fils...

Un jour, après l'entraînement, j'ai vu sur la glace une jeune femme que je ne connaissais pas. Elle s'appelait Renée. Elle avait l'air d'être nouvelle : elle avait des patins neufs. Je suis allé lui tendre la main pour l'aider à patiner. Plus tard, on est allé au ciné ensemble. Comme mon père, je n'avais pas 20 ans quand j'ai appris que j'allais être papa. On s'est marié. Un bail de près de 20 ans heureux, pour toute ma famille aussi. On vivait dans une sorte de communauté familiale. On avait côte à côte deux très beaux logements rénovés à la rue du Rocher, où on vivait à plus de dix. On avait la place. De tradition dans la famille, on ne mettait pas les plus âgés à l'asile. On était 12-15 pour certains repas, avec les grands-mamans Julia et Aline, mon grand-père Charles-Edouard, son beau-frère et sa sœur, tante Jeanne et oncle Marcel, mes parents et de temps en temps des invités. Ma femme Renée faisait la cuisine avec ma chère maman. Quand j'ai divorcé, mon père m'a pris à part, très sérieux, et m'a dit : « Qu'est-ce qu'on fait ? Si t'es d'accord, même que vous divorcez, Renée devient notre fille. » Ce qui a permis de garder tout le monde uni. Mes parents et toute ma famille l'aimaient beaucoup. Elle était la meilleure amie de ma mère.

Vous avez fait l'armée ?

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, je n'ai jamais été antimilitariste. J'étais pour une armée démocratique, avec des soldats égaux en droits aux officiers. Et pour une armée qui ne dépense pas exagérément et idiotement. Je me souviens de l'histoire d'un char d'assaut acheté par l'armée, le Centurion. Il ne passait pas les ponts. L'un d'eux s'est même écroulé sous le poids ! Au recrutement, j'ai été incorporé dans les grenadiers. Mais ça m'embêtait, parce que je n'aurais plus pu jouer au hockey pendant l'école de recrues. Après plusieurs renvois, j'y suis finalement allé, à Losone au Tessin, pour vite passer devant les médecins de troupe. Ils m'ont renvoyé en CVS⁸ à Bienne, pour voir si j'étais apte ou pas. En fait, j'avais un muscle à l'épaule pas très bien réglé, le muscle supra-épineux. C'est vrai que ça craquait par moments. C'est ainsi qu'en 1958 j'ai fini dans les complémentaires, « inapte au tir », mais mobilisable en cas de guerre (il montre son livret de service). Un ordre spécial collé disait qu'en cas de mobilisation je devrais me présenter avec mon équipement au poste de police de l'Hôtel de Ville. Honnêtement, je ne sais pas ce qu'ils auraient fait de moi, en cas de guerre. Peut-être aurais-je fini interné dans un camp, parce qu'on m'aurait sûrement considéré comme un dangereux propagandiste...

Vous nous tendez la perche. Avez-vous été surveillé comme des centaines de milliers d'autres citoyens suisses, fait révélé par le fameux « scandale des fiches » en 1989 ? Les avez-vous demandées, ces fiches ?

⁸ La Commission de visite sanitaire militaire.

Bien sûr que je les ai réclamées ! Mais ce n'est que ces dernières années que j'ai demandé à ma belle-fille, qui parle allemand, de me les traduire. Elle-même s'est arraché les cheveux, tellement ces fiches étaient pleines d'abréviations, de mots et de tournures incompréhensibles. Même avec l'aide-mémoire fourni par le comité, *En finir avec l'Etat fouineur*, ce n'était pas du gâteau. Un V, par exemple, indiquait qu'on était dans l'index des suspects.

Que disaient-elles, ces fiches ?

J'en ai un petit paquet, de 1960 à 1989 (Charles De La Reussille en sort une série). J'ai un petit résumé traduit, qui commence par : « Ouverture d'une procédure policière préliminaire contre R. le 28 janvier 1969 ». On y dit que j'ai été traîné en 1960 devant « le cadi » (sic)⁹ à Payerne en 1958, « à cause d'un allumage de feu du 1^{er} Août et du sabotage d'installations militaires ». L'affaire ? Avec des copains, le 1^{er} Août, on est allé au sommet de Pouillerel, où était préparé le traditionnel grand feu de la fête nationale. Je ne sais pas trop pourquoi après-coup, mais on l'a allumé en plein après-midi... Le sabotage, franchement, je ne sais pas de quoi ils voulaient parler. Le texte dit aussi que j'ai eu des contacts « avec des communistes de La Chaux-de-Fonds », particulièrement avec la fraction des jeunes du POP local mené par Louis Sidler¹⁰, le regretté ancien secrétaire cantonal du POP. C'était un autodidacte brillant que l'on se pressait d'aller retrouver au secrétariat le soir. Enfin, je suis catalogué comme suspect « bleu ». Ne me demandez pas ce

⁹ Juge de paix musulman.

¹⁰ 1918-2014. Rédacteur en chef de *La Voix Ouvrière*, membre du Comité central et du Bureau politique du Parti du Travail-POP.

que cela veut dire. Mais, regardez, ma fiche dit aussi que je suis « excellent hockeyeur ». Je vous en lis une autre, de 1978 : « Très apprécié comme sportif et entraîneur de football et de hockey, bons contacts avec la jeunesse ». Si j'avais su, j'aurais pu me faire engager par un club avec ça (il rigole) ! Il est aussi noté que R., moi donc, « figure parmi les meilleurs VO-vendeurs », du journal *La Voix Ouvrière*.

Mais qui donnait ces renseignements ?

Nous avons obtenu ces fiches avec les noms de ceux qui nous avaient dénoncés barrés en noir. A coup sûr, il y a eu des coups de fil de dénonciateurs. Les policiers qui étaient là lors de manifestations nous contrôlaient aussi. Je vous en raconte une bonne. Il y avait un flic qui venait toujours aux manifs. Je le connaissais de vue. L'extraordinaire, c'est que, sans rien savoir de ça, ma femme et la sienne se sont retrouvées à la piscine en début de saison. Mon fils et la fille de la dame avaient commencé leur année d'école ensemble. Moi je les ai rejointes pour pique-niquer à midi. Et qui voilà qui arrive ? Le flic des manifs ! C'était le mari de la dame. Qu'est-ce qu'il était gêné... On est devenu comme des amis ensuite, et on a eu des discussions dingues. Il me disait des trucs comme « Je ne viens pas pour vous surveiller, mais pour voir si des gens manifestent contre vous. S'il y avait eu du grabuge, j'aurais appelé mes collègues pour vous défendre. » C'est peut-être vrai, après tout.

C'était difficile à dire, qui espionnait qui. Je connaissais des indics, mais bien sûr pas tous. Au parti, on a par exemple découvert que nos fiches évoquaient des comités de section du POP. Il y avait donc l'un d'entre nous qui avait

lâché des renseignements, peut-être sans s'en rendre compte. On se regardait pour savoir qui cela pouvait bien être. On croit l'avoir découvert, sans trop lui en vouloir. Il allait aux champignons avec un voisin, qui était policier. A boire des coups, il a peut-être lâché des trucs comme « à telle réunion, De La Reussille a critiqué l'Union soviétique ». Ce qui était vrai d'ailleurs ! Ah, encore une chose. Quand je suis allé en Albanie, en passant par le Tessin, j'ai vu dans le train, ou cru voir, un gars qui me suivait partout. Cela dit, je peux vous dire qu'il y avait des choses dans ces fiches qui étaient fausses. Et des confusions de noms ou d'événements. Mais il y avait aussi du juste, comme le résultat que j'avais fait aux élections. Pour les Communales de 1960, la fiche disait : « R. n'a pas été élu. A fait 2025 voix. » C'est fou quand on y repense !

Votre livret de service indique comme profession « manœuvre de fabrique ». Une des fiches dont vous venez de parler « polisseur ». Quel était votre travail à côté du hockey dans les années 1960?

Après la boulangerie, j'ai travaillé chez un copain de mon père, qui faisait du polissage de boîtes en or. Ça me laissait pas mal de liberté. Je pouvais prendre congé de 11h à 14h pour aller faire du hockey.

4 L'âge d'or du sportif

5 La vie du militant

6 Séjours au pays des Tontons Macoutes

Les chapitres 1-6 en ligne le mercredi 9 décembre à 18 heures.

7 La Chine au temps de la Révolution culturelle

8 Le bonjour aux « Pays frères »

9 La vraie retraite

Les trois derniers et le livre en entier en ligne le mercredi 16 décembre à 18 heures.

Annexes

Articles de Robert Nussbaum sur
Charles De La Reussille

LA CHAUX-DE-FONDS Il y a 100 ans, un militant écoutait Vladimir Ilitch Oulianov au Cercle ouvrier de la rue du Premier-Mars. Portrait de ce témoin avec Charles de la Reussille.

Le camarade Fritz se souvient de Lénine

ROBERT NUSSBAUM

«Oh oui, Fritz Moser était très ému quand il racontait qu'il avait écouté Lénine à La Chaux-de-Fonds. Un peu comme un ancien joueur de football qui se souvient de son plus beau but...»

Ancien permanent du Parti ouvrier et populaire, et aussi entraîneur de foot et de hockey, Charles de la Reussille (le père de Denis) a recueilli les confidences de ce Fritz Moser, un militant de la première heure. Ses souvenirs, ainsi que quelques anecdotes sur les luttes ouvrières du 20^e siècle, éclairent d'un œil local la conférence, demain soir, célébrant le 100^e anniversaire de cette fameuse conférence du 18 mars 1917. Quelques mois avant la révolution bolchevique.

Personne n'aurait pu soupçonner

«Oui, Lénine en personne, si humble, que personne en ce temps-là, n'aurait pu soupçonner l'œuvre gigantesque que ce simple homme a préparée et qui allait avoir très bientôt l'occasion de l'entreprendre pour l'accomplir», a écrit Fritz Moser, dans un livre quasiment ronéotypé, que Charles de la Reussille chérit un peu comme une bible, du moment qu'il révèle l'action d'un ancien camarade. D'ailleurs, le bouquin s'appelle «Le camarade Fritz», tome I en l'occurrence.

Tout au long de sa vie, ce charpentier de métier s'est attaché à mettre en pratique l'organisation ouvrière que prônait alors Lénine.

Que venait faire Lénine à La Chaux-de-Fonds? Parler de la Commune de Paris, l'insurrection libertaire de deux mois qui finit en semaine sanglante. Le Cercle ouvrier de la rue du Premier-Mars 15 – une autre révolution –, devenu le Cercle catholique qui a également disparu, célébrait le 40^e anniversaire de ces événements. Réfugié à Zurich, Lénine, que l'on appelait encore Vladimir Ilitch Oulianov, a fait sa causerie en allemand. C'était un dimanche après-midi.

Placé en Suisse alémanique

Fritz Moser savait l'allemand. Il était issu d'une famille pauvre du Val-de-Ruz



L'ancien permanent du POP Charles de la Reussille est heureux de présenter le portrait, peint par Aurèle Barraud, du militant Fritz Moser, qui a vu Lénine en 1917. LUCAS VUITEL

et avait été placé en Suisse alémanique, raconte Charles de la Reussille. Ce qu'il a retenu de la conférence? «Que les ouvriers devaient s'organiser pour être plus forts», a-t-il écrit. Dans «L'Impartial» du 10 avril 1957, 40 ans après l'événement, on lit que Lénine précisa à La Chaux-de-Fonds que «l'erreur des communistes fut de ne pas s'être emparé immédiatement des banques, du nœud de communications, etc. (...)». Il avait autour de lui des militants chaux-de-fonniers mais aussi des exilés allemands et russes et... des joueurs de jass! Dans une salle à côté, des députés socialistes

tempérance – ah, les ravages de l'alcool... – tenu par un certain Willy Sahli, un camarade hors parti qui pratiquait aussi l'agriculture. C'était à la rue du Parc 31, au coin du parc de l'Ouest et de la rue du Dr-Coullery (le médecin des pauvres qui avait fondé une section locale de l'Association internationale des travailleurs, créée à Londres entre autres par un certain Karl Marx).

Pour Lénine, c'est à ce moment que la petite histoire rejoint la grande. Ce serait à La Chaux-de-Fonds qu'il aurait reçu de sa femme Kroupskaia, restée à Zurich, le télégramme lui demandant de rentrer en Russie. Le tsar venait d'abdiquer. Vladimir Ilitch Oulianov a apparemment rejoint Pétrograd (Saint-Petersbourg) en traversant l'Allemagne en wagon plombé. Ernest-Paul Graber était invité au périple qui aboutira à la Révolution dite d'Octobre, comme Charles Naine, avocat-journaliste à «La Sentinelle». Mais ils n'ont pas été de l'aventure.

Invité à Moscou en 1961

Fritz Moser, lui, est allé à Moscou en 1961, invité comme vétéran du Parti du travail, l'autre nom du POP, au titre de témoin de cette conférence aux contours très historiques, rapporte Charles de la Reussille. Tout au long de sa vie, ce charpentier de métier, puis machiniste, s'est attaché à mettre en pratique l'organisation ouvrière que prônait alors Lénine (qui était membre du Parti socialiste suisse pendant son séjour helvétique). Aux élections communales de 1936, Fritz Moser est élu premier de la liste du Parti communiste, qui place cinq élus, comme au Locle, juste avant son interdiction dans le canton de Neuchâtel en 1937. Sous la bannière du POP fondé en 1944, il a été, à l'aune démocratique suisse, de tous les combats de l'époque, souvent sur son vélo de militant: les trois semaines de vacances, l'AVS, le droit de vote des femmes, l'objection de conscience, la guerre du Vietnam... Une autre de ses fiertés? D'avoir hissé le drapeau rouge au sommet de la Maison du peuple de La Chaux-de-Fonds, à la levure du bâtiment en 1923, raconte encore Charles de la Reussille. ☉

INFO

Lénine à La Chaux-de-Fonds: Un collectif de gauche a fait appel à l'historien genevois Marc Vuilleumier pour une conférence intitulée «18 mars, une commémoration ouvrière oubliée: la Commune de Paris (1871)», et sur la venue de Lénine à La Chaux-de-Fonds. Demain, 20h, brasserie de la Fontaine, 1^{er} étage. Entrée libre.

Café-auberge de tempérance

Fritz Moser apporte une précision anecdotique, mais savoureuse. On savait que Lénine avait probablement passé la nuit à La Chaux-de-Fonds. Le témoin affirme que c'était dans un café-auberge de

ArcInfo, 21 mars 2017

Il y a 100 ans, un militant écoutait Vladimir Ilitch Oulianov au Cercle ouvrier de la rue du Premier-Mars. Portrait de ce témoin avec Charles de la Reussille.

Ancien permanent du Parti ouvrier et populaire, et aussi entraîneur de foot et de hockey, Charles de la Reussille (le père de Denis) a recueilli les confidences de ce Fritz Moser, un militant de la première heure. Ses souvenirs, ainsi que quelques anecdotes sur les luttes ouvrières du 20^e siècle, éclairent d'un œil local la conférence, demain soir, célébrant le 100^e anniversaire de cette fameuse conférence du 18 mars 1917. Quelques mois avant la révolution bolchevique.

PERSONNE N'AURAIT PU SOUPÇONNER

« *Oui, Lénine en personne, si humble, que personne en ce temps-là, n'aurait pu soupçonner l'œuvre gigantesque que ce simple homme a préparée et qui allait avoir très bientôt l'occasion de l'entreprendre pour l'accomplir* », a écrit Fritz Moser, dans un livre quasiment ronéotypé, que Charles de la Reussille chérit un peu comme une bible, du moment qu'il révèle l'action d'un ancien camarade. D'ailleurs, le bouquin s'appelle « Le camarade Fritz », tome I en l'occurrence.

Que venait faire Lénine à La Chaux-de-Fonds ? Parler de la Commune de Paris, l'insurrection libertaire de deux mois qui finit en semaine sanglante. Le Cercle ouvrier de la rue du Premier-Mars 15 – une autre révolution –, devenu le Cercle catholique qui a également disparu, célébrait le 40^e anniversaire de ces événements. Réfugié à Zurich, Lénine, que l'on appelait encore Vladimir Ilitch Oulianov, a fait sa causerie en allemand. C'était un dimanche après-midi.

PLACE EN SUISSE ALEMANIQUE

Fritz Moser savait l'allemand. Il était issu d'une famille pauvre du Val-de-Ruz et avait été placé en Suisse alémanique, raconte Charles de la Reussille. Ce qu'il a retenu de la conférence ? « *Que les ouvriers devaient s'organiser pour être plus forts* », a-t-il écrit.

Dans « L'Impartial » du 10 avril 1957, 40 ans après l'événement, on lit que Lénine précisa à La Chaux-de-Fonds que « *l'erreur des communards fut de ne pas s'être emparé immédiatement des banques, du nœud de communications, etc. (...)* ». Il avait autour de lui des militants chaux-de-fonniers mais aussi des exilés allemands et russes et... des joueurs de jass ! Dans une salle à côté, des députés socialistes au Grand Conseil tenaient réunion. Ernest-Paul Graber, conseiller national socialiste de 1912 à 1943 et cofondateur du quotidien chaux-de-fonnier « La Sentinelle », est venu un moment «*exalter en français la révolution communarde*», rapporte encore « L'Impartial ».

CAFE-AUBERGE DE TEMPERANCE

Fritz Moser apporte une précision anecdotique, mais savoureuse. On savait que Lénine avait probablement passé la nuit à La Chaux-de-Fonds. Le témoin affirme que c'était dans un café-auberge de tempérance – ah, les ravages de l'alcool... – tenu par un certain Willy Sahli, un camarade hors parti qui pratiquait aussi l'agriculture. C'était à la rue du Parc 31, au coin du parc de l'Ouest et de la rue du Dr-Coullery (le médecin des pauvres qui avait fondé une section locale de l'Association internationale des travailleurs, créée à Londres entre autres par un certain Karl Marx).

Pour Lénine, c'est à ce moment que la petite histoire rejoint la grande. Ce serait à La Chaux-de-Fonds qu'il aurait reçu de sa femme Kroupskaïa, restée à Zurich, le télégramme lui demandant de rentrer en Russie. Le tsar venait d'abdiquer. Vladimir Ilitch Oulianov a apparemment rejoint Pétrograd (Saint-Pétersbourg) en traversant l'Allemagne en wagon plombé. Ernest-Paul Graber était invité au périple qui aboutira à la Révolution dite d'Octobre, comme Charles Naine, avocat-journaliste à « La Sentinelle ». Mais ils n'ont pas été de l'aventure.

INVITE A MOSCOU EN 1961

Fritz Moser, lui, est allé à Moscou en 1961, invité comme vétéran du Parti du travail, l'autre nom du POP, au titre de témoin de cette conférence aux contours très historiques, rapporte Charles de la Reussille. Tout au long de sa vie, ce charpentier de métier, puis machiniste, s'est attaché à mettre en pratique l'organisation ouvrière que prônait alors Lénine (qui était membre du Parti socialiste suisse pendant son séjour helvétique). Aux élections communales de 1936, Fritz Moser est élu premier de la liste du Parti communiste, qui place cinq élus, comme au Locle, juste avant son interdiction dans le canton de Neuchâtel en 1937. Sous la bannière du POP fondé en 1944, il a été, à l'aulne démocratique suisse, de tous les combats de l'époque, souvent sur son vélo de militant : les trois semaines de vacances, l'AVS, le droit de vote des femmes, l'objection de conscience, la guerre du Vietnam... Une autre de ses fiertés ? D'avoir hissé le drapeau rouge au sommet de la Maison du peuple de La Chaux-de-Fonds, à la levure du bâtiment en 1923, raconte encore Charles de la Reussille.

Article republié avec l'aimable autorisation d'*ArcInfo*

Souvenirs autour d'un «poilu»

ARMISTICE Le Chaux-de-Fonnier Charles de la Reussille raconte un pan de la Grande Guerre, vu de La Chaux-de-Fonds. A commencer par la mort d'un soldat de Charquemont, de l'autre côté du Doubs.

PAR ROBERT.NUSSBAUM@ARCIINFO.CH

« Je me souviens très bien que j'allais chaque année défilier et déposer des fleurs au pied du monument aux morts de Charquemont. Le nom du beau-frère de ma grand-mère y était. Il a été tué dans les derniers temps avant l'armistice de 1918 que l'on commémore aujourd'hui. » C'est en cherchant tout autre chose que le jeune octogénaire chaux-de-fonnier Charles de la Reussille est tombé sur des photos et des documents familiaux, dont certains datent de la Première Guerre mondiale. Sur l'une des photos, en noir, la « tante Agathe » (une grand-tante en fait) sur un portrait de famille après la mort au front de son mari. Les visages sont graves.

Il a dû sortir d'une tranchée trop vite et s'est fait tuer rapide.
CHARLES DE LA REUSSILLE
À PROPOS DE SON GRAND-ONCLE
MORT EN 1918

Notre témoin indirect (il est né en 1937) ne se souvient plus de l'âge de son «poilu» d'aïeul par alliance. Il s'appelait Erard, Léonide de son prénom sauf er-



Charles de la Reussille montre les photos de sa grand-mère Julia et de son grand-père Charles-Edouard, qui a vécu la Première Guerre mondiale à Charquemont, en France voisine. CHRISTIAN GALLEY

reur. « On savait que l'armistice allait être déclaré. Il a dû sortir d'une tranchée trop vite et s'est fait tuer rapide », raconte le descendant. Une chose est sûre : il n'a jamais vu son fils, né pendant qu'il était mobilisé. « Je sais qu'il avait déjà mis de côté de l'argent pour lui. »

Le corps n'est pas là

Aujourd'hui la seule trace de cet Henri Erard est l'inscription sur le monument aux morts de Charquemont. Le

corps? Charles de la Reussille ne sait pas s'il a été identifié, enterré dans un cimetière militaire ou pas. Mais il n'est pas enseveli dans le cimetière communal. Une partie des souvenirs de cette époque de guerre, Charles de la Reussille les tient de son grand-père, Charles-Edouard (il y a toujours un Charles dans la famille). De Tramelan, plus précisément des Reussilles dont est originaire la lignée suisse, cet horlo-

ger était venu dans la Métropole qu'était devenue La Chaux-de-Fonds.

Les lundis bleus, côté France

C'est ce grand-père qui a établi le lien avec Charquemont en France voisine. Pendant cette « Grande Guerre » de 1914-1918 qui a fait dix millions de morts, il avait été débouché par une fabrique d'horlogerie du plateau français, qui devait remplacer son personnel parti sous

les drapeaux. Charles-Edouard était chef. Et pour la petite histoire, son petit-fils glisse qu'il avait la réputation de suivre la tradition des lundis bleus, ces jours chômés d'après le dimanche qui était le seul jour de congé. « Avec pain, vin et saucisson », sourit Charles de la Reussille.

Le grand-père n'a pas l'air d'avoir eu des ennuis côté France pendant la guerre. Le front était loin mais les règles sévères. Suisse, l'horloger

Charles-Edouard portait un « carnet d'étrangers » que nous montre le petit-fils. Celui-ci tenait lieu de sauf-conduit dans « la zone des armées ». Sur un autre document, le permis de séjour, le titulaire est prévenu qu'en cas d'infraction aux prescriptions, « il sera immédiatement arrêté sous prévention d'espionnage ».

Un autre petit Charles

A voir, sa rencontre du côté de Charquemont avec la grand-mère du Charles de la Reussille d'aujourd'hui, n'a pas été considérée comme de l'espionnage. La postière Julia Laurent a suivi son prétendant jusqu'à La Chaux-de-Fonds, pour accoucher d'un petit... Charles! Le papa de celui qui raconte ce pan d'histoire.

Après la Première Guerre mondiale, le grand-père a repris, à La Chaux-de-Fonds, un établissement public déjà historique, le café de Paris du début de la rue du Progrès, dont le petit-fils a encore du papier jauni à en-têtes. Puis deux autres bistrotiers aujourd'hui disparus (La Bonne Fontaine et le Tip Top). La famille a fait souche à La Chaux-de-Fonds, mais sans oublier la branche maternelle française de l'autre côté du Doubs. Des retrouvailles ont eu lieu dimanche, en particulier avec les deux cousins germains du dernier Charles, Léon et Raymond. Devant le monument aux morts.

ArcInfo, 12 novembre 2018

Photos et documents de famille sous le bras, l'octogénaire chaux-de-fonnier Charles de la Reussille raconte un pan de la Grande Guerre vu de La Chaux-de-Fonds. A commencer par la mort d'un poilu de Charquemont de l'autre côté du Doubs.

« Je me souviens très bien que j'allais chaque année défilier et déposer des fleurs au pied du monument aux morts de Charquemont. Le nom du beau-frère de ma grand-mère y était. Il a été tué dans les derniers temps avant l'armistice de 1918 que l'on commémore aujourd'hui. »

C'est en cherchant tout autre chose que le jeune octogénaire chaux-de-fonnier Charles de la Reussille est tombé sur des photos et des documents familiaux, dont certains datent de la Première Guerre mondiale. Sur l'une des photos, en noir, la « tante Agathe » (une grand-tante en fait) sur un portrait de famille après la mort au front de son mari. Les visages sont graves.

Notre témoin indirect (il est né en 1937) ne se souvient plus de l'âge de son « poilu » d'aïeul par alliance. Il s'appelait Erard, Gaston Léonide Henri de prénoms. « On savait que l'armistice allait être déclaré. Il a dû sortir d'une tranchée trop vite et s'est fait tuer raide », raconte le descendant. Une chose est sûre : il n'a jamais vu son fils, né pendant qu'il était mobilisé. « Je sais qu'il avait déjà mis de côté de l'argent pour lui. »

LE CORPS N'EST PAS LÀ

Aujourd'hui la seule trace de ce Gaston Léonide Henri Erard est l'inscription sur le monument aux morts de Charquemont. Le corps ? Charles de la Reussille ne sait pas s'il a été identifié, enterré dans un cimetière militaire ou pas. Mais il n'est pas enseveli dans le cimetière communal.

Une partie des souvenirs de cette époque de guerre, Charles de la Reussille les tient de son grand-père, Charles-Edouard (il y a toujours un Charles dans la famille). De Tramelan, plus précisément

des Reussilles dont est originaire la lignée suisse, cet horloger était venu dans la Métropole qu'était devenue La Chaux-de-Fonds.

LES LUNDIS BLEUS, COTE FRANCE

C'est ce grand-père qui a établi le lien avec Charquemont en France voisine. Pendant cette « Grande Guerre » de 1914-1918 qui a fait dix millions de morts, il avait été débauché par une fabrique d'horlogerie du plateau français, qui devait remplacer son personnel parti sous les drapeaux. Charles-Edouard était chef. Et pour la petite histoire, son petit-fils glisse qu'il avait la réputation de suivre la tradition des lundis bleus, ces jours chômés d'après le dimanche qui était le seul jour de congé. « Avec pain, vin et saucisson », sourit Charles de la Reussille.

Le grand-père n'a pas l'air d'avoir eu des ennuis côté France pendant la guerre. Le front était loin mais les règles sévères. Suisse, l'horloger Charles-Edouard portait un « carnet d'étranger » que nous montre le petit-fils. Celui-ci tenait lieu de sauf-conduit dans la « zone des armées ». Sur un autre document, le permis de séjour, le titulaire est prévenu qu'en cas d'infraction aux prescriptions, « il sera immédiatement arrêté sous prévention d'espionnage ».

UN AUTRE PETIT CHARLES

A voir, sa rencontre du côté de Charquemont avec la grand-mère du Charles de la Reussille d'aujourd'hui, n'a pas été considérée comme de l'espionnage. La postière Julia Laurent a suivi son prétendant jusqu'à La Chaux-de-Fonds pour accoucher d'un petit... Charles ! Le papa de celui qui raconte ce pan d'histoire.

Après la Première Guerre mondiale, le grand-père a repris, à La Chaux-de-Fonds, un établissement public déjà historique, le café de Paris du début de la rue du Progrès, dont le petit-fils a encore du papier jauni à en-têtes. Puis deux autres bistrots aujourd'hui disparus (La Bonne Fontaine et le Tip Top).

La famille a fait souche à La Chaux-de-Fonds, mais sans oublier la branche maternelle française de l'autre côté du Doubs. Des retrouvailles ont eu lieu ce dimanche, en particulier avec les deux cousins germains du dernier Charles, Léon et Reymond. Devant le monument aux morts.

Article republié avec l'aimable autorisation d'*ArcInfo*

Gamin au temps de la «mob»

En septembre 1939 éclatait la Seconde Guerre mondiale. Le Chaux-de-Fonnier Charles de la Reussille était tout gosse. Il raconte ces années sombres et l'engagement politique qui a suivi.

MARDI 17 SEPTEMBRE 2019 ROBERT NUSSBAUM



Charles de la Reussille avec le « bonnet de police » de son père pendant la «Mob», tenant une affiche des candidats du POP aux élections communales de 1988.

Le Courrier, 17 septembre 2019

« Si je me souviens de la mobilisation en 1939? Quand même pas. J'avais 2 ans. Mais je me vois encore un peu plus tard accompagner mon père à la gare après ses permissions. Ce n'était pas gai, parce qu'on ne savait jamais ce qu'il allait se passer. Et s'il reviendrait. Il n'y avait pas une voiture en ville. Juste les chars des paysans mobilisés des alentours tirés par des chevaux. Quand je pense, quel courage, les femmes de ces paysans qui faisaient tout en leur absence ! »

Dans son coin de jardin, entre des piles de documents rassemblés, le « bonnet de police » et la gourde militaire du papa, l'octogénaire chaud-de-fonnier Charles de la Reussille raconte comment gamin il a vécu la Seconde Guerre mondiale, dont on commémore ce mois de septembre les 80 ans du début. Après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, la mobilisation de l'armée suisse est intervenue la veille de la déclaration de guerre de l'Angleterre et de la France. Inaugurant une période de craintes et de doutes qui allait forger le caractère du futur militant de gauche. Tout à gauche.

GAGNER CONTRE LE CHOMAGE

Son père était un radical de gauche tendance pacifiste, raconte notre témoin. Contrairement à ses copains, il n'a pas eu de petits soldats de plomb, juste un porte-drapeau, un tambour et une figurine avec une trompette. A la table du grand-père, il écoutait en silence dans une atmosphère anxieuse les nouvelles de 12 h 45 de la Radio romande. Résistant français à Pontarlier, le frère de sa grand-mère maternelle a été déporté et on ne l'a jamais revu. « On ne savait jamais comment ça allait tourner. On restait discret parce qu'il y avait pas mal d'Allemands à La Chaux-de-Fonds. Mais j'ai exulté quand les Russes ont pris le dessus à Stalingrad ! Et lors du débarquement des Alliés en Normandie. »

Pour Charles de la Reussille, la guerre a aussi été le terreau pour découvrir les inégalités sociales. Lui, le « fanfan » choyé par son arrière-grand-mère, n'a manqué ni d'affection ni de chocolat. Mais autour de lui, il voyait ici en Suisse une misère sociale exacerbée par la guerre. C'est presque tout naturellement qu'à la fin de l'adolescence

il s'est tourné vers le POP neuchâtelois, le Parti ouvrier et populaire, fondé en 1944 par des anciens du Parti communiste, des jeunes socialistes et des militants antifascistes. « On était aussi une bonne bande de copains », ajoute celui qui a toujours été un bon vivant.

« Ensemble, nous avons lutté pour l'obtention des trois semaines de vacances, les allocations familiales, le suffrage féminin, l'assurance-maladie, les améliorations de l'AVS... » raconte le vieux Chaux-de-Fonnier. Dans les années 1980, il est devenu à mi-temps permanent d'un parti qui est toujours resté représenté dans l'exécutif de la ville à majorité de gauche. Le pain quotidien de ce militant connu comme le loup blanc : discuter des problèmes des petites gens autour d'un café, remplir à la pelle leurs déclarations d'impôts... « J'étais assez fort dans les assurances sociales. J'en ai fait gagner contre le chômage ! » sourit-il.

LA FICHE DU HOCKEYEUR

L'autre pan de sa vie, c'est le sport. Le gosse qui crapahutait dans les forêts jurassiennes jusqu'à la frontière française fermée pendant la guerre a fait une belle carrière, en particulier dans le football et le hockey, comme joueur et entraîneur. « Excellent joueur de hockey », a-t-il pu lire sur sa fiche de communiste à la police fédérale. Une anecdote pour ceux qui le traitaient de stalinien ? Dans les années 1960, un président de club, petit patron et officier à l'armée, avait conditionné le maintien de son engagement à une question : que ferait-il si l'Armée rouge envahissait la Suisse ? « J'ai répondu sans hésiter que je me battrais pour la Suisse, car j'aime mon pays, et que si l'Armée rouge nous envahissait, elle trahirait mon idéal. »

Le retraité chaux-de-fonnier a passé pas mal de temps à plonger avec passion dans les documents personnels, familiaux et de son parti qu'il a précieusement conservés. En historien amateur, c'est lui qui a par exemple recueilli les souvenirs et écrits du camarade Fritz Moser, qui avait assisté en 1917 à la conférence à La Chaux-de-Fonds du futur Lénine, peu avant la Révolution d'octobre. Avec Charles de la Reussille, les petites histoires ne sont jamais loin de la grande.

ALLEMANDS ET AMÉRICAINS AU BORD DU DOUBS

Pas plus haut que trois pommes mais déjà sportif, le petit Charles se souvient avoir fait avec des copains une descente au bord du Doubs, pour voir les Allemands sur la rive française. Une sacrée trotte. « Nos parents nous avaient interdit d'y aller, de peur qu'on se fasse tirer dessus. On a bien vu deux ou trois soldats qui montaient la garde derrière des barricades de l'autre côté du pont de Biaufond, mais il ne s'est rien passé. Après, on ne croyait plus nos parents », sourit Charles de la Reussille.

A la fin de la guerre, le gamin chaux-de-fonnier est aussi allé jusqu'aux Brenets voir les Américains qui étaient arrivés de l'autre côté de la rivière frontière. « On leur faisait des signes pour qu'ils viennent. L'un d'eux a traversé à gué sur les cailloux vers le Saut-du-Doubs. Nous on lui tapait l'épaule, mais un militaire suisse a voulu l'arrêter. Pas de soldat étranger sur le sol suisse. Un peu gêné tout de même, il a dit à l'Américain de rester là le temps qu'il cherche des renforts. L'Américain en a profité pour filer... »

Article republié avec l'aimable autorisation du *Courrier*

Homage et remerciements

Que la publication de ce - premier, je l'espère - cahier de *Mémoires de Montagnon·ne·s* soit l'occasion pour moi de rendre hommage à mon ami Nimrod Kaspi. Sans le savoir, c'est en effet lui qui m'a donné l'idée de ces entretiens avec des figures extraordinaires de la région.

Le portrait de ce défenseur chaud-de-fonnier des laissés-pour-compte aurait pu inaugurer cette collection de témoignages encore potentielle. Un cancer a emporté Nimrod Kaspi il y a un an, sans que nous ayons pu aller au-delà du premier chapitre de sa jeunesse, en Israël. Avec lui, les souvenirs de sa vie se sont envolés à jamais.

C'est cela qui m'a convaincu de l'intérêt, de la nécessité presque, d'aller recueillir d'autres mémoires avant que leur lumière ne s'éteigne.

Pour le présent cahier consacré à Charles De La Reussille, je tiens à remercier pour ses encouragements l'historien Michel Schlup ; mon frère François pour ses relectures ; mon ancien collègue Richard Leuenberger pour ses photos aimablement mises à disposition et surtout Daniel Musy, pour son accueil chaleureux aux Éditions SUR LE HAUT et tout le travail bénévole qui a rendu concrète cette publication.

Aux Éditions SUR LE HAUT

Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020

Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020

Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020

Pascal F Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019

Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020

Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019

Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020

Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020

Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019

Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020

Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020

SOUVENIRS D'UN POPISTE POPULAIRE, HOCKEYEUR ET VOYAGEUR

Charles De La Reussille

Avec sa tignasse blanche et son éternelle moustache, l'octogénaire Charles De La Reussille est une figure connue des Montagnes neuchâteloises. Mais qui sait qu'un de ses aïeux a fait la campagne de Russie avec Napoléon? Que son arrière-grand-mère adorée l'a choyé au-delà de sa mort? Que cet éternel sportif a été une des fines lames du HC Le Locle? Que le militant popiste s'est recueilli sur la tombe du dictateur albanais Enver Hodja ou a fraternisé avec un vieux colonel de l'armée nord-vietnamienne? Ce petit livre raconte tout ça, au fil d'entretiens empreints de simplicité, d'honnêteté et d'humour.



Fils et frère de journalistes, Robert Nussbaum est à son tour entré dans la profession en 1982, comme stagiaire à *La Feuille d'Avis de Neuchâtel* de l'époque. Il a ensuite travaillé 23 ans pour *L'Impartial*, journal devenu, avec *L'Express*, *ArctInfo*. Entre ses emplois dans ces journaux régionaux, il a bourlingué plusieurs années en freelance pour le compte de médias romands, en Afrique australe d'abord, puis en Asie du Sud-Est. Retraité depuis peu, il mène, à temps perdu et heureusement retrouvé, des entretiens avec des personnages de la région, des hommes et des femmes dont il pense que les vies sont suffisamment extraordinaires pour être racontées.

ISBN 978-2-9701392-9-4

